

s'endormit paisiblement et avec joie dans le Seigneur à Macao, le 12 janvier 1745.

On a de lui :

1. *Lettre* du 8 janv. 1712, de la Concepcion du Chili, à un P. Labbe, de la même Compagnie (1), sur son voyage; dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, t. II, pp. 91 seq.
2. *Lettre* du 19 fév. 1724, de Canton; MS., à la Bibliothèque Impériale de Vienne, *Miscellanea Sinica*, t. III, fol. 363-366.
3. *Lettre* du 27 déc. 1727, de Canton, au P. Balthasar Miller: ambassade portugaise, les princes chrétiens, famine à Canton; dans: *Welt-Bott*, n° 342.
4. *Lettre* du 18 déc. 1730, de Canton, au même: guerre, inondations, tremblement de terre du 30 sept., proclamation de Yong-tcheng 雍正; *ibid.*, n° 435.
5. *Lettre* de 1734 (?), du Hou-koang, au P. Parrenin, reçue à Pékin par celui-ci le 2 mars 1734; dans: *Lettres édif.*, t. III, p. 464.
6. *Lettres* manuscrites au P. Souciet; Bibl. de l'Observatoire, collection de l'Isle, portef. 150.
7. Plusieurs *Lettres*, inédites jusque là, ont été publiées par l'abbé F. Labbe de Champgrand, prêtre de S. S., dans sa notice: *Le P. Joseph Labbe, s. j., missionnaire en Chine (1677-1745)*, Paris, 1880.

293.

LE FR. JOSEPH CASTIGLIONE.

郎世寧 若瑟 LANG CHE-NING JO-CHÉ.

N. 19 juillet 1688 (2). — E. 16 janv. 1707. — A. août 1715. — C. T. 8 déc. 1721. — M. 16 juill. 1766 (3), Pékin.

(1) Sans doute le P. Louis-Phil. Labbe, né à Bourges, 1647-1720. Cf. Sommervogel, *Biblioth.*, t. IV, col. 1294. (Note de l'éditeur.)

(2) Cette date ne concorde pas avec les indications de la p. 638: « en 1758, le Frère atteignait sa 70^e année ».

Autres discordances: le P. de Hallerstein, dans un appendice, écrit en automne 1765, à sa lettre du 12 sept. 1764, dit: « Castiglione est mediolanensis, habet ætatis annos 78; Pekini 49, valet etiamnum oculis... » (Pray, *Imposturæ*, p. XLIV.) — Dans sa lettre du 24 sept. 1766: « Mortuus est hoc anno, julii die 16, Fr. Castiglione. Vixit annos 79, si paucos dies demas, quorum 50 Deo in hac statione Pekinensi, ejusque obsequio impendit. » (Pray, p. LI.) Ceci donnerait, pour la naissance, le 19 juill. 1687. — Enfin l'inscript. tumulaire (reproduite ci-dessous, p. 639): æt. LXXVIII. — (Note de l'éditeur.)

(3) S. 1764.

es de
na au
54.)
s, qui
eu la
re de
e, qui
n'y a
et s'il
de les
e par
es et
aider.
ombre
le son
) Les
it plus
re, qui
grande
irable
p petit
lission
ctures
avaient
ang-si;
charge
ton. Il

outeulx
seraient
Canton
annonce
de cette
e Pékin,
tion que

fixer le
out 1730.
is aucun
décidé à
, avec le

II. (Note

4.)
325.

« *Bulletin cathol. de Pékin*, 1915, pp. 92-95, 175. — *China Journal*, janv. 1930, pp. 24, 25; avr. 1930, pp. 188 seq. — de Feller, *Dictionn.* — de Hallerstein, *Epistolæ Anecdote*, pp. VI, XLIII, XLIV, LI, LII. — Huc, *Le Christianisme*, t. IV, pp. 71-74. — Inscript. tumul. — *Lettres édif.*, édit. Panthéon, t. III, pp. 478, 732, 733, 793, 820, 821; t. IV, p. 56. — de Mailla, *Histoire*, t. XI, p. 515. — *Mémoires concernant les Chinois*, t. I, pp. 325-396; t. VIII, p. 283. — Kœgler, éd. de Murr, *Litter. patent.*, p. 24. — Notes MSS. — Pelliot, *Le premier voyage de l'« Amphitrite »*, pp. 63, 65; *T'oung-pao*, 1921, pp. 183-275. — *Relations de Chine*, oct. 1914, p. 524. — Visschers, *Onuitgegeven Brieven*, p. 135. — *Welt-Bott*, nos 202 (p. 25), 203, 576, 583 (p. 67), 587 (p. 91), 674.

Le Fr. Castiglione naquit à Milan le 19 juillet 1688. Il était doué d'un remarquable talent; « formé à la manière large et vigoureuse des grands maîtres, il eût pu occuper un rang distingué parmi les peintres de sa patrie, dit M. Feuillet de Conches. Sa piété et son goût pour l'état religieux lui firent préférer l'humble état de Frère coadjuteur dans la famille de St Ignace. » Arrivé le 22 déc. 1715 à Pékin (Visschers), « il y passa la plus grande partie de sa vie, occupé des travaux que lui imposait son service à la Cour, où il dut se plier à tous les caprices de la mode chinoise et, d'artiste qu'il était, se faire simplement un homme habile dans l'imitation servile. » (Huc, t. IV, p. 71.)

Longtemps habitué à traiter largement l'histoire et le portrait, il fut contraint de se dépouiller, en quelque sorte, de son éducation première, pour se résigner à peindre patiemment à l'huile sur du verre, ou à l'eau sur la soie, des arbres, des fruits, des animaux de toute espèce, rarement des figures. Au lieu de faire des tableaux, il était condamné à fabriquer des stores, des paravents, des écrans et des éventails. Encore fallait-il que la représentation de la nature vivante ou morte eût toute la minutie précieuse des peintures d'histoire naturelle, qui comptent les poils des animaux, les écailles des poissons, les nervures des feuilles et des fleurs. » (Huc, t. IV, pp. 71, 72.) Mais la charité de Jésus-Christ le pressait: il se faisait tout à tous, sinon pour les gagner à Jésus-Christ, du moins pour arrêter l'effet des persécutions et, par son influence, en diminuer la rigueur.

Le Frère « était tellement absorbé par les fantaisies et les puérités de la Cour, qu'il eut à peine le loisir de terminer pour l'église de Pékin deux grands tableaux représentant, l'un, Constantin sur le point de vaincre, l'autre Constantin vainqueur et triomphant par la croix. » (Huc, p. 72. — *Lettres édif.*, t. IV, p. 250.) Il fit plusieurs tableaux pour l'empereur Yong-tchéng 雍正 (1723-1736), qui s'en montra reconnaissant et lui fit don de divers présents, mais jamais ne voulut lui parler en personne. (*Welt-Bott*, n° 203.)

Kien-long 乾隆 (1736-1796), au contraire, « aimait à prodiguer au Frère les marques les plus flatteuses d'estime et de bienveillance... : presque tous les jours il allait voir travailler le peintre européen et s'entretenait familièrement avec lui »; il se fit peindre par lui à

plusieurs reprises. Usant de cet ascendant, le simple Frère coadjuteur prenait en main les intérêts du christianisme en Chine, et demandait librement à l'empereur le libre exercice de la religion dans tout l'empire. (Huc, t. IV, p. 72.)

«Le 3 mai 1736, K'ien-long alla, comme à l'ordinaire, s'asseoir auprès de Castiglione pour le voir peindre; le Frère quitta son pinceau et, prenant tout à coup un air triste, il se mit à genoux; après quelques paroles entrecoupées de soupirs, sur la condamnation de notre sainte loi, il tira de son sein le Mémorial que lui avaient remis les Pères de Pékin. Les eunuques tremblaient de la hardiesse de ce Frère, car il leur avait caché son projet, et cette manière de procéder était contraire à tous les usages du palais. L'empereur l'écouta pourtant tranquillement et lui dit avec bonté: «Je n'ai point «condamné votre religion; j'ai simplement défendu aux gens des «Bannières de l'embrasser»; et faisant signe aux eunuques de recevoir le Mémorial, il ajouta: «Je le lirai, soyez tranquille, et continuez de peindre.» (Huc, pp. 72, 73. — *Lettres édif.*, t. III, p. 478. — de Mailla, *Histoire*, t. XI, p. 515.)

Quelque temps après, une autre persécution s'éleva contre les chrétiens. Le 14 décembre 1737, l'empereur s'était rendu, selon son habitude, dans l'atelier du Frère; il lui fit plusieurs questions sur la peinture. Le Frère, accablé de tristesse, baissait les yeux et n'avait pas la force de répondre. L'empereur lui demanda s'il était malade. «Non, Sire; mais je suis dans le plus grand abattement.»

Puis se jetant à genoux: «Votre Majesté, Sire, lui dit-il, condamne notre sainte religion, les rues sont remplies de placards qui la proscrivent; comment pourrons-nous, après cela, servir tranquillement Votre Majesté? Lorsqu'on saura en Europe l'ordre qui a été donné, y aura-t-il quelqu'un qui veuille venir à votre service? — Je n'ai point défendu votre religion, dit l'empereur, il vous est libre de la suivre; mais nos gens ne doivent point l'embrasser. — Nous ne sommes venus que pour la prêcher, et l'empereur K'ang-hi 康熙, votre auguste aïeul, en a fait proclamer la permission dans tout l'empire.» Le Fr. Castiglione ayant prononcé ces mots les larmes aux yeux, K'ien-long en fut attendri, le fit lever, et lui dit qu'il examinerait encore cette affaire. (*Lettres édif.*, t. III, pp. 732, 733.)

Enfin, pour nous borner, en 1746, au moment de la persécution du Fou-kien, qui devint bientôt générale, le Frère s'entremît encore une fois pour fléchir l'empereur et le faire revenir sur l'ordre qu'il avait donné de mettre à mort les missionnaires arrêtés. S'il ne put y réussir, il eut du moins le mérite d'avoir tenté les derniers efforts. «Je supplie Votre Majesté, dit-il, d'avoir compassion de la «religion désolée.» «A cette demande, l'empereur changea de couleur et ne répondit rien. Le Frère, s'imaginant qu'il n'avait pas été entendu, répéta de nouveau ce qu'il venait de dire; et alors le prince, prenant

la parole, lui dit: « Vous autres, vous êtes des étrangers, vous ne « savez pas nos manières et nos coutumes. J'ai nommé deux grands « de ma Cour pour avoir soin de vous dans ces circonstances. » Et il passa. (*Lettres édif.*, t. III, p. 821.) A quelques jours de là, l'empereur, après lui avoir demandé des nouvelles du Père Chaler (1), qui était fort malade, ajouta: « Dis-moi une autre chose: les chrétiens craignent-ils la mort? — Ceux qui ont bien vécu ne la craignent pas; ceux qui ont mal vécu la craignent beaucoup. — Mais, dit l'empereur, comment savoir si on a bien ou mal vécu? — On le sait, dit le Frère, par le témoignage de sa conscience. » (*Ibid.*)

Outre les nombreuses peintures sorties de son atelier, le Fr. Castiglione fit le dessin de la maison de plaisance de K'ien-long dans le jardin *Yuen-ming-yuen* 圓明園, et il en dirigea la construction. (*Lettres édif.*, t. IV, p. 56.) Il peignait encore, en 1762, plusieurs des grandes toiles qui représentent les victoires de K'ien-long sur les Tartares-Elleuths; les autres peintres furent le P. Sichelbart, le Fr. Attiret et le P. Jean-Damascène, augustin. (Amiot, *Mémoires concernant les Chinois*, t. I, pp. 325-396. — Lettres du P. de Hallerstein, du 12 sept. 1764, dans: Pray, *Imposturæ*, pp. XLIII, XLIV. — Kœgler, éd. de Murr, *Litter. patent.*, p. 24. — Pelliot, *T'oung-pao*, 1921, pp. 183-275. — Cf. notice du P. Benoist, ci-dessous, n° 377.)

Cependant les années s'ajoutaient aux années: en 1758 (référence?), le Frère atteignait sa 70^e année. L'empereur voulut récompenser ses longs services en l'honorant d'une manière éclatante et publique. Cette faveur extraordinaire consistait en un riche cadeau de six pièces de soie, d'une très belle robe, d'un grand collier d'agate etc., et d'un tableau où se trouvaient tracés quatre caractères de la main même du souverain, qui contenaient l'éloge du pauvre Frère. Ces présents furent portés triomphalement à travers toute la ville jusqu'au collège des Jésuites. (D'après *Lettres édif.*, t. IV, pp. 249, 250 (2).)

« Dieu, remarque le P. de Hallerstein (*Epist. anecd.*, Ep. VIII, pp. LI, LII), le maintint dans la faveur de trois princes qui se succédèrent sur le trône de Pékin: K'ang-hi, Yong-tcheng et K'ien-long. Fort de cet appui, par ses exemples de modestie, d'humilité, de prudence et de patience, il eût converti cette Cour, si la conversion en eût été possible. » Le Frère ne survécut que peu d'années à ces derniers honneurs: Après une longue vie de sacrifices, plein de jours et de mérites, il expira doucement le 16 juillet 1766. Son épitaphe résume son éloge en quelques mots :

(1) Ci-dessous, notice n° 323.

(2) Le Fr. Castiglione reçut plusieurs titres mandarinaux. (Ci-dessus, pp. 143, 144.) Cf. l'édit gravé sur la pierre tombale; reproduit dans: *Tcheng kiao fong pao* 正教奉褒, 3^e édit., t. II, p. 141, verso. — Stèle de 1750 confirmant l'achat de terres pour la subsistance de la Mission: *B. C. P. et Relat. de CH.*, loc. cit.; cf. ci-dessous, p. 641.

D. O. M. Fr. Joseph Castiglione, Italus, Mediolanensis, Coadjutor eormatus (sic) Soc. Jesu. De mandato Imperatoris Pekinum venit, an. Dom. 1715, ubi pictoria sua arte quam magno europæi nomi. honore per ann. 50 in aula exercuit, præclaram Missioni dedit operam, religiosæ simul perectionis (sic) præclarus et ipse cultor. Pie obiit die 16 jul. ann. Dom. 1766, ætatis 78, Societ. 59 cum dimidio.

Plusieurs de ses dessins et de ses peintures ont été reproduits dans l'ouvrage: *La Chine*, mœurs, usages, costumes, arts et métiers, peines civiles et militaires, cérémonies religieuses, monuments et paysages d'après les dessins originaux du P. (sic) Castiglione, du peintre chinois Pu-quà, de W. Alexandre, Chambers, Dadley etc., avec des notes explicatives et une introduction par D. B. de Malpière, 3 in-4° en 36 à 40 livraisons de 6 planches coloriées chacune, Paris, 1826. En 1833, il y avait 24 livraisons parues (Brunet.) Je lis dans von Möllendorff, *Chinese Bibliography*, p. 163, n° 2038: 2 in-4°, 180 planches, Paris, 1825-39.

Liste « complète » de ses peintures, par J. C. F. (Ferguson), dans: *China Journal*, janv. 1930, pp. 24, 25.

« Les 100 chevaux », 12 tableaux de 1728, ont été reproduits en belles photogravures dans: *China Journal*, avr. 1930, pp. 188 seq.

Lettre du 13 juill. 1765, de Pékin, au président de l'Académie de peinture de Paris, sur la gravure des estampes; dans: *T'oung-pao*, 1921, p. 185.

294.

LE FR. JEAN-JOSEPH DA COSTA.

羅 懷 忠 子 敬 LO HOAI-TCHONG TSE-KING.

N. 5 août 1679. — E. 11 mars 1700. — A. août 1715. — C. T. 15 août 1710. — M. 1 mars 1747, Pékin.

Inscript. tumul. — Notes MSS. — *Welt-Bott*, nos 686, 690.

Le Fr. da Costa naquit, en Calabre en 1679; après avoir appris chez d'habiles maîtres la pharmacie et la chirurgie, il entra dans la Compagnie de Jésus en 1700. Sa sainte vie et son habileté, qui lui avaient acquis dans la province de Naples l'amour et l'estime de tous ses frères, le firent juger digne par le T. R. P. Général d'être envoyé en 1715 à Pékin (1), où, pendant 30 années et

(1) Il fut appelé à la Cour en 1715, comme étant un habile chirurgien. (Hoang, *Tcheng kiao fong pao* 正教奉褒, 3^e édit., p. 133, verso.)

Le Fr. Attiret, fils d'un peintre, naquit à Dôle le 31 juillet 1702, « pour ainsi dire entre les palettes et les pinceaux », selon l'expression du P. Amiot. « Il était à peine sorti de l'enfance, quand il commença à apprendre le dessin à l'école de son père; son plus grand plaisir, comme il le dit lui-même, « était alors de barbouiller « du papier, en attendant qu'il lui fût libre de pouvoir gâter des « couleurs. » Cependant il ne tarda pas à annoncer pour son art les plus heureuses dispositions. Encouragé et secondé par le marquis de Broissia, il se rendit à Rome pour s'y perfectionner... A son retour, il passa par Lyon, et y fit quelques tableaux qui lui méritèrent une première réputation. » (Huc, pp. 99, 100.)

La crainte des dangers qu'il courait dans le monde le porta à entrer dans la Compagnie, où il fut reçu le 31 juillet 1735, dans l'humble et simple qualité de Frère coadjuteur. Les missionnaires de Chine, dans ce temps-là, avaient fait la demande d'un bon peintre qui pût concourir à la propagation de la foi, en ménageant des protecteurs à la religion chrétienne. Le Fr. Attiret s'offrit, il fut accepté et partit vers la fin de 1737. (Huc, p. 100) (3).

Il ne fut pas plus tôt arrivé à Pékin qu'il offrit à l'empereur K'ien-long 乾隆 (1736-1796) un tableau représentant l'adoration des Mages. « Le prince en fut si satisfait qu'il le fit placer dans un appartement honorable de l'intérieur de son palais, et qu'il conçut pour le peintre une estime dont il lui donna la preuve en l'appelant à travailler journellement auprès de sa personne. » (Huc, p. 100.)

Le Fr. Attiret avait, en quelque sorte, « négligé tous les autres genres de peinture pour ne s'adonner qu'à l'histoire et aux portraits; mais, en Chine, il lui fallut devenir tout à coup paysagiste, peintre de batailles, peintre de fleurs, peintre d'animaux, peintre d'architecture et de décorations. Il fallut qu'il oubliât, pour ainsi dire, tout ce qu'il savait, pour apprendre une nouvelle manière de peindre conforme au goût des Chinois... L'empereur n'aimait pas la peinture à l'huile à cause de son vernis; les ombres, quand elles

(2) Plutôt 7 août? Le P. Pfister donne, pour l'arrivée des FF. Attiret et Thébault (ci-dessous, n° 357, p. 793), une date (5 août) différente de celle du P. du Gad (7 août; ci-dessus, n° 355, p. 777). Il semble bien, cependant, que tous les trois, étant arrivés sur le même navire, débarquèrent le même jour, le 7 août, et non le 5, qui est le jour de l'arrivée des PP. Bahr, Gogeisl et de Laimbeckhoven (ci-dessus, n° 352, p. 761). Cf. W.-B., n° 590, p. 113. (Note de l'éditeur.)

(3) D'après l'inscript. tumul. chinoise publiée par le P. Planchet, loc. cit., le Fr. Attiret serait mort « 乾隆二十八年癸未, 十一月初八日, 年六十一歲 », c.-à-d. le 12 déc. 1763, âgé de 61 ans. Erreur, semble-t-il.

L'inscr. tumul. chin. relevée par Mgr Guillemain dit : *qui cum annis 30 in aula imperiali laborasset, 66 annos (donc : 1768) natus vita decessit.* » (Editeur.)

(3) Il est indiqué comme habitant la résidence française de Pékin par le P. de Hallerstein, lettre du 4 nov. 1739, dans : W.-B., n° 587, p. 92, et lettre du 24 sept. 1766, dans : *Epist. anecd.*, p. LIII.

étaient un peu fortes, lui paraissaient autant de taches. Il fallut donc préférer la détrempe, et se résoudre à ne plus faire usage que d'ombres extrêmement claires et légères. Attiret se vit forcé de recommencer, en quelque sorte, un cours de peinture», dans lequel les détails les plus minutieux des fleurs, des fruits, des feuilles d'arbres, des plumes des oiseaux, des poils des animaux, étaient exigés avec la plus stricte précision. (Huc, pp. 100, 101.) En outre, dit-il, « tout ce que nous peignons est ordonné par l'empereur. Nous faisons d'abord les dessins : il les voit, les fait changer, réformer comme bon lui semble. Que la correction soit bien ou mal, il en faut passer par là, sans oser rien dire. » (*Lettres édif.*, t. III, p. 793.) « Le Fr. Attiret sentit qu'il ne pourrait obtenir le suffrage de l'empereur et de la Cour qu'en gâtant ses tableaux, et il eut le courage de s'y résigner. » (Huc, p. 101.)

Ce fut aussi un grand sacrifice pour lui « que de renoncer à la peinture à l'huile. Un jour, on lui remit cet ordre écrit au pinceau rouge par la main même de K'ien-long : « Le peinture à l'eau est plus « gracieuse; elle frappe agréablement la vue par quelque côté qu'on « la regarde. Ainsi il faut que le nouveau venu peigne de la même « manière que font les autres. Pour ce qui est des portraits, il pourra « les faire à l'huile. Qu'on ait soin de l'en instruire (1). » Quoique l'exercice habituel de la méditation et de la prière, quoique la pratique journalière des vertus chrétiennes et religieuses eussent presque étouffé tout sentiment d'amour-propre dans le Fr. Attiret, il lui restait, néanmoins, encore un peu de ce feu français qui ne lui permit pas d'écouter avec indifférence un pareil ordre. » Il dit au vieux Fr. Castiglione, son compagnon d'infortune, « qu'il ne s'était annoncé que comme peintre d'histoire et de portraits, comme peintre à la manière d'Europe, comme un artiste déjà formé, et non pas comme un homme qui venait apprendre les premiers éléments de son art. » (Huc, pp. 101, 102.)

Les Chinois présents lurent le sens de ces paroles, qu'ils ne comprenaient pas, « sur sa physionomie et dans ses gestes. Dès lors, ils prirent la résolution de concourir de leur mieux à éteindre jusqu'à la dernière étincelle de cette petite vivacité européenne qui ne leur plaisait pas... Mortifier cruellement, sans paraître en avoir l'intention», sans donner occasion légitime de s'en plaindre, mortifier de façon qu'on ne puisse se dispenser honnêtement de témoigner sa reconnaissance, c'est « un art qu'on possède en Chine au suprême degré. On ne tarda pas à en faire usage à l'égard du Fr. Attiret... Il dut savoir gré à ceux qui lui procuraient l'honorable mais triste

(1) « Hors le portrait du frère de l'empereur, écrivait le frère en 1743, de sa femme, de quelques autres princes et princesses du sang, de quelques favoris et autres seigneurs, je n'ai rien peint dans le goût européen. » *Lettres édif.*, t. III, 793.)

avantage de contrarier son inclination;.. les instructions des peintres chinois lui furent prodiguées;.. il dut les regarder comme des bienfaits; il dut en demander de nouvelles, comme on demande des grâces. (Huc, pp. 102, 103.)

Les encouragements du Fr. Castiglione, les exhortations des missionnaires et, plus que tout cela, sa piété jointe à l'intérêt de la gloire de Dieu et du salut des âmes, le rendirent peu à peu comme invulnérable à tous les traits qu'on pouvait lui lancer. En 1743, il pouvait écrire : « Etre à la chaîne d'un soleil à l'autre; avoir à peine les dimanches et les fêtes pour prier Dieu; ne peindre presque rien de son goût et de son génie; avoir mille autres embarras qu'il serait trop long de vous expliquer : tout cela me ferait bien vite reprendre le chemin de l'Europe, si je ne croyais mon pinceau utile pour le bien de la religion et pour rendre l'empereur favorable aux missionnaires qui la prêchent, et si je ne voyais le paradis au bout de mes peines et de mes travaux. C'est là l'unique attrait qui me retient ici, aussi bien que tous les autres Européens qui sont au service de l'empereur. » (*Lettres édif.*, t. III, p. 793.)

Et cependant, dit-t-il, « j'ai été reçu de l'empereur de la Chine aussi bien qu'un étranger puisse l'être d'un prince qui se croit le seul souverain du monde, qui croit un homme, surtout un étranger, trop heureux de pouvoir être à son service... Etre admis à la présence de l'empereur, pouvoir souvent le voir et lui parler, c'est pour un Chinois la suprême récompense et le souverain bonheur. Ils achèteraient bien cher cette grâce, s'ils pouvaient l'acheter. Jugez donc si on ne me croit pas récompensé de le voir tous les jours. C'est à peu près toute la paye que j'ai pour mes travaux, ... aussi n'est-ce pas ce qui m'a amené à la Chine, ni ce qui m'y retient. » (*Lettres édif.*, t. III, p. 793.)

Quand le Frère était à sa toile, l'empereur venait souvent le voir travailler et causait familièrement avec lui. Il restait avec lui des deux heures et plus pour se faire peindre dans diverses positions et en différents costumes; et il retouchait de sa main ce qui ne lui paraissait pas de son goût.

Il emmena aussi le Frère dans quelques-uns de ses voyages. Dans l'un d'eux, il lui commanda de faire les portraits de onze seigneurs tartares. « On dit que ces Tartares, peu accoutumés à se voir ainsi reproduits, étaient émerveillés de se retrouver sur une toile, et de se retrouver avec tous leurs agréments. Ils riaient les uns des autres, lorsqu'après quelques coups de pinceau, ils apercevaient un peu de ressemblance; mais quand elle était entière, ils étaient extasiés. Ils ne pouvaient guère comprendre comment cela pouvait se faire : ils ne se lassaient pas de regarder la palette et le pinceau; aucune des actions du peintre ne leur échappait. Les seigneurs chinois et mantcheoux (*sic*) qui étaient présents riaient aussi de tout leur cœur, non pas des copies, mais des originaux

eux-mêmes, dont la figure, la contenance et toutes les façons avaient si peu de rapport avec les manières chinoises.» (*Lettres édif.*, t. IV, pp. 47, 48.)

Pour lui témoigner son contentement, K'ien-long résolut de le faire mandarin. Une si haute distinction aurait pu tenter un cœur moins religieux. Le premier soin du Frère à cette nouvelle, qui lui fut annoncée le 29 juillet 1754, fut de se jeter aux pieds du ministre et de le conjurer d'intercéder auprès de l'empereur, afin qu'il lui fût permis de ne pas accepter cet honneur. Etonné d'un refus dont la Chine ne voit pas d'exemple, le ministre fit tout ce qu'il put pour l'en dissuader; mais le voyant inébranlable, « au moins vous accepterez les revenus, lui dit-il, si vous ne voulez pas accepter les marques de la dignité.» Aussi désintéressé que modeste, Attiret refusa constamment l'un et l'autre. (*Lettres édif.*, t. IV, pp. 51-54; 28^e rec., 1758, pp. XXX-XXXVIII.)

Le lendemain, l'empereur alla le voir dans son atelier : « J'ai « appris, lui dit-il, que tu ne vou'ais point être mandarin : pourquoi « cela? — Votre Majesté en sait la raison, lui répondit le Fr. Attiret : « je suis religieux et, comme tel, je ne puis pas jouir de ces sortes « d'honneurs, qui ne s'accordent pas avec mon état. — Mais le Fr. « Castiglione est bien mandarin, il est cependant religieux comme toi. « — Il est vrai, dit le Fr. Attiret, mais Votre Majesté sait qu'il avait « plusieurs fois refusé cet honneur, et qu'il ne l'a accepté enfin que « par les ordres absolus de Votre Majesté... — Et le P. Hallerstein..? « — Oui, il est religieux aussi, et ce n'est que malgré lui qu'il porte « les marques du degré de mandarinat auquel Votre Majesté l'a élevé; « il est à la tête du tribunal des mathématiques, et il faut qu'il fasse « les fonctions de sa charge. — Eh bien! tu serais aussi dans un « tribunal, pour y faire les fonctions de la tienne. — Je ne sais pas « parler, ni n'entends assez bien le chinois, reprit le Fr. Attiret.» L'empereur parut satisfait de ces réponses, et parla d'autres choses.» (*Lettres édif.*, t. IV, pp. 53, 54.)

Pendant près de trente ans, le Fr. Attiret travailla au palais en qualité de peintre. Il « avait, écrit le P. Bourgeois, du feu, beaucoup d'esprit, une solide piété, et un caractère charmant.» Il avait un « rare talent pour la peinture... L'empereur l'aimait; il estimait ses peintures au-dessus de tout.. Elles sont dans des palais où il n'est permis à personne d'entrer... Dans sa dernière maladie (qui fut longue et douloureuse), je lui faisais souvent compagnie, il me dit un jour : « Savez-vous ce qui m'occupe, quand je passe dans ces « grandes rues de Pékin, à travers ce peuple immense qu'on peut à « peine percer? Je vous avouerai ingénument que cette pensée ne « peut pas sortir de ma tête : tu es presque le seul ici qui connaites « le vrai Dieu; combien dans tout ce monde n'ont pas le même « bonheur! qu'as-tu fait pour attirer sur toi les bontés du Seigneur?» Ensuite il se livrait aux sentiments de la plus vive et de la plus

tendre reconnaissance. Sur le point de mourir, il s'écria tout à coup, avec un saint transport: «Ah! la belle dévotion! et qu'on «l'enseignait bien au noviciat!..» Il parlait de la dévotion à la Ste Vierge: il eut le bonheur de mourir le jour de son Immaculée Conception, le 8 déc. 1768.» (*Lettres édif.*, t. IV, pp. 137, 138.)

Le Fr. Attiret a composé un grand nombre de tableaux; celui de l'Ange Gardien passe pour son chef d'œuvre. La plupart étaient renfermés dans l'intérieur du palais. On ne sait ce qu'ils sont devenus⁽¹⁾.

Par ordre de l'empereur, il fit le portrait de l'ambassadeur portugais Pacheco (1753). (*Lettres édif.*, 28^e rec., p. XII.)

Le Fr. Attiret est l'auteur de quelques-uns des dessins des batailles des Chinois contres les Eleuths qui, envoyés en France, furent gravés par Cochin. (Sommervogel t. I, col. 614.) (Un bel exemplaire à Zi-ka-wei; cf. notices du Fr. Castiglione, ci-dessus, p. 638, et du P. Benoist, ci-dessous, n^o 377.)

Il y a une *Lettre* de lui dans les *Lettres édifiantes*, t. III, pp. 786 seq. et dans: *Welt-Bott*, n^o 679, du 1 nov. 1743, Pékin, à M. d'Assaut, à Dôle, dans laquelle il fait la description du Palais d'Été de K'ien-long, nommé *Yuen-ming-yuen* 圓明園, et des fêtes que l'empereur y donne. «Ce palais, dit-il, est au moins de la grandeur de Dijon. Il consiste en général dans une grande quantité de corps de logis détachés les uns des autres, mais dans une belle symétrie, et séparés par de vastes cours, par des jardins et des parterres. La façade de tous ces corps de logis est brillante par la dorure, le vernis et les peintures. L'intérieur est garni et meublé de tout ce que la Chine, les Indes et l'Europe ont de plus beau et de plus précieux. Pour les maisons de plaisance, elles sont charmantes», sur de petites montagnes élevées à la main, et dans des vallées arrosées par une multitude de canaux. (*Lettres édif.*, t. III, p. 787.)

Il faut lire d'un bout à l'autre cette lettre si intéressante. Il termine en parlant de l'état de la religion à Pékin et dans la Chine.

Autre *Lettre*, publiée dans: *Revue de l'Extrême-Orient*, 1885, n^o 2, pp. 235, 236, du 28 nov. 1753, Hai-tien (海甸), au même.

Autre *Lettre*, publiée dans: *Mém. géogr. phys.*, Yverdon, 1767. (*T'oung-pao*, 1921, p. 190.)

Lettres inédites publiées par Ch. Weiss dans le *Franc-Comtois* de févr.-juin 1843. (*Ibid.*)

(1) Nous avons vu un tableau de St Ignace fait par lui à Pékin, et reproduit récemment (en réduction) par la maison Kaulen, de M. Gladbach. (Editeur.)

VARIÉTÉS SINOLOGIQUES N° 60

NOTICES

BIOGRAPHIQUES ET BIBLIOGRAPHIQUES

SUR

LES JÉSUITES DE L'ANCIENNE MISSION DE CHINE

1552-1773

PAR

LE P. LOUIS PFISTER, S. J.

(1833-1891)

TOME II

XVIII^e siècle.



CHANG-HAI

IMPRIMERIE DE LA MISSION CATHOLIQUE

ORPHELINAT DE T'OU-SÈ-WÈ

1934